

Justine

Ce mois de mars 1954 s'habillait d'une redoutable cruauté. L'hiver campait sur ses positions. La bise lançait ses feulements rauques sur le plateau ankylosé sous une épaisse gangue de givre. Dans la cour de sa ferme, Marie Muller se contraignait à oublier la froidure. Levant haut sa hache pour fendre les bûches, elle exhalait un large panache de buée. Une écharpe de laine emprisonnait sa tête et ne laissait apparaître que ses yeux. Son regard sombre brillait d'une froide détermination.

Jugeant ses réserves suffisantes, elle se rendit au bûcher, récupéra le panier autrefois tressé par son mari. Un soupir de dépit lui échappa. Si l'hiver persistait, il manquerait du bois pour avaler le printemps. Déjà que le fourrage se faisait rare !

Elle n'était toutefois pas femme à s'apitoyer sur son sort. Elle ébroua sa silhouette rendue disgracieuse par tous les vêtements portés les uns sur les autres et revint vers le billot. Il n'était pas l'heure de mollir. Le camion de la laiterie passait en fin de matinée. La traite ne pouvait attendre. Les meuglements des montbéliardes trahissaient leur impatience.

Quelques bûches traînaient encore à terre lorsqu'elle le vit venir. De loin. Sombre silhouette dans la candeur glacée du paysage. Il allait d'un pas que Marie avait bien connu. Un pas qui ne trompait pas son monde. Celui des vaincus. Un pas lourd d'une honte non consommée. Ainsi allaient ceux revenus de la guerre entre 1944 et 1945. Marie surveilla sa progression du coin de l'œil. Qui était-il pour venir s'égarer par ici ? Trop tôt pour un saisonnier. Trop tard pour un colporteur. Les rares sous de l'été avaient été dévorés par le sale appétit de la mauvaise saison.

Piquée par la curiosité, elle ralentit ses gestes pour lui donner le temps de se rapprocher. La peur ne la tenait pas. Depuis le départ de son mari, elle avait appris à la dominer, l'avait apprivoisée à la manière d'une bête sauvage. À coups de caresses et de bâton sur le museau.

Elle ne craignait que Dieu. Et encore... de moins en moins.

L'homme était maintenant à moins de cent mètres. Ramassant sa dernière bûche, Marie coula un regard par en-dessous et l'observa. Malgré son long manteau de feutre, le bougre ne semblait pas épais et d'une taille plus petite que la moyenne. Il allait d'une démarche lente. Curieusement, cette façon de faire semblait contre-nature.

Comme un qui se serait refusé à voir son but atteint.

Marie se releva, prit son panier et posa la main sur un quart de bûche. Elle aurait de quoi se défendre s'il le fallait.

Elle se campa enfin ferme sur ses jambes puis porta les yeux sur l'étranger.

– Bonjour, lui lança-t-il.

Sa voix accablée trahissait la fatigue qu'elle avait devinée à son pas.

– Bonjour, répliqua-t-elle, le ton ferme.

– Vous êtes Marie Muller ?

– Ça se pourrait !

– Au village, on m'a indiqué la route jusqu'à chez vous.

– Qu'est-ce qui vous amène ?

L'homme posa son sac puis d'une main maladroite souleva son chapeau. Marie put alors plonger au clair de son regard. Elle lut la détresse. Cela la rassura. Cet homme n'était pas venu avec de mauvaises intentions.

– C'est une longue histoire. Une longue et vieille histoire...

Elle n'hésita pas.

– Je veux bien que vous me la racontiez monsieur... ?

– Guillou madame, Loïc Guillou.

Marie se sentit défaillir. Elle lâcha son panier. Ce nom ne lui était pas inconnu. Il survivait dans un recoin de sa mémoire. Trois fois par le passé, le prénom de cet homme avait été prononcé par l'instituteur lors qu'il lui lisait les rares lettres envoyées par son mari.

– Entrez monsieur.

L'homme poussa la barrière. Vu de près, son visage était émacié, mangé par une barbe qui le vieillissait plus qu'il n'était en vérité.

– J'espère que je ne vous dérange pas, dit-il en lui serrant la main.

Malgré les gants, le contact de leurs doigts éclaira le gris du ciel.

– Non monsieur, rien ne saurait me déranger... mais il y a longtemps que je n'espérais plus votre visite.

– S'il n'avait tenu qu'à moi...

Un meuglement monta de l'étable. Les vaches s'impatientaient.

– Peut-on parler du temps que je traie mes bêtes ?

– Bien sûr. Et même, si vous le permettez, je vais vous aider.

– C'est bien aimable à vous.

– C'est surtout que je ne peux m'attarder et que j'ai long à vous dire.

Chacun assis sur un trépied, Marie et Loïc entreprirent de tirer le lait des vaches dans un seau en fer-blanc.

– Votre mari vous avait donc parlé de moi ? demanda l'homme, rompant le silence gêné.

– Oui, il vous tenait en grande estime.

– J'avais la même pour lui.

– Comment vous étiez-vous connus ?

– Nous avons été affectés dans la même ferme en Bavière.

– Vous étiez fermier avant la guerre ?

– Les trois mois d'hiver oui, le reste de l'année j'étais pêcheur.

– Je ne savais pas que l'on peut vivre de la pêche.

Loïc émit un faible sourire.

– Je ne suis pas d'un pays de terre, je suis né loin d'ici... en Bretagne... au bord de la mer.

Marie ouvrit grand les yeux, surprise. La mer... Elle ne l'avait jamais vue. Elle ignorait même à quoi cela pouvait ressembler. Dans son idée, c'était comme un grand lac sans fin.

– Vous voulez dire que vous allez en bateau sur la mer ?

– Que j'allais... Voilà quinze ans que je n'ai pas revu l'océan, depuis l'automne 1939.

Marie allait de surprise en surprise.

– Mais... où étiez-vous durant tout ce temps ?

Loïc releva la tête et la fixa d'un air las.

– C'est ce que je vous ai dit tout à l'heure, c'est une longue et vieille histoire... pas très gaie.

Il se leva, vida son seau et posa son trépied près du flanc d'une autre vache.

– Dans cette ferme, reprit-il, Paul et moi étions les seuls Français parmi les prisonniers employés à la ferme. Nous sommes tout de suite devenus amis. Mais pas par la force des choses ou par soutien patriotique. Votre mari était quelqu'un de très estimable.

– Vous parlait-il de moi ?

Marie connaissait la réponse mais les mots guérissent mieux que mille pensées stériles.

– De vous ? Bien sûr... et plus encore de votre fille Justine. Je peux vous assurer qu'il ne supportait la détention que dans l'espoir de la revoir. Il vous écrivait souvent pour vous prier de prendre bien soin d'elle.

– Je n'ai reçu que trois lettres de lui, s'étonna Marie, émue par ce que lui confiait Loïc.

Justine avait trois ans lorsque Paul était parti, mais déjà il avait su montrer à l'enfant tout l'amour qu'il lui portait.

– Ça ne m'étonne pas. Je ne sais comment vous avez vécu la guerre ici mais là-bas c'était terrible. Surtout les deux dernières années.

– Nous manquions de tout... peu de choses ont changé depuis.

Marie à son tour vida son seau.

– Le travail à la ferme n'était pas déplaisant. Nous mangions à peu près à notre faim d'autant que votre mari n'avait pas son pareil pour faire le pain.

À ce souvenir, Marie sentit les larmes lui monter aux yeux. Le goût de ce pain avait une saveur bien amère. Son émotion envahit l'étable. Un long silence s'instaura entre eux.

Deux vaches seulement restaient à traire lorsque Loïc reprit la parole.

– J'ignore ce que vous ont dit les autorités militaires sur la mort de Paul.

– Rien, soupira Marie. Une méchante lettre administrative... Quelques mois plus tard un mauvais cercueil de bois brut. Je ne sais même pas de quelle maladie il est mort.

– Ce n'était pas une maladie madame, juste de la cruauté.

Marie retint son souffle. Elle ne l'avait jamais avoué mais cette question la minait depuis ce maudit jour où le maire était venu en personne lui annoncer la mort de son mari.

– À la ferme, il y avait un troupeau de vaches. En été, nous l'emmenions paître à tour de rôle dans la montagne. Paul y prenait beaucoup de plaisir, nous le laissions souvent prendre notre tour. D'autant que la fille des propriétaires de la ferme nous accompagnait parfois. Elle avait à peu près l'âge de votre Justine. Paul l'aimait bien.

Marie lutta pour conserver son calme.

– Un jour d'octobre, au retour de la montagne, la petite fille pleurait fort car elle avait perdu sa poupée de crin, un cadeau de ses parents pour son anniversaire. Paul fut accusé de ne pas avoir surveillé la fillette. Il dut remonter aux pâtures pour chercher cette poupée. Lorsqu'il redescendit, il avoua n'avoir rien trouvé. Pour le punir de sa négligence, les deux valets de ferme allemands l'attachèrent au centre de la cour à une charrue et lui jetèrent plusieurs seaux d'eau sur le corps. Nous pensions qu'ils le libéreraient le soir venu mais il n'en fut rien. Votre mari passa toute la nuit dans la cour.

Marie ne put retenir ses larmes.

– Les nuits d'automne sont froides en Bavière. Au matin, il toussait rauque et ses vêtements étaient encore humides. Malgré tous nos efforts pour le soigner, votre mari se mit à délirer, monta en fièvre et finit par mourir au matin du troisième jour. Sans doute de pneumonie.

La peine de Marie couvrait à présent le bruit du lait giclant du pis dans le métal des seaux.

– Je ne suis pas fier de moi madame. Si nous avions réagi plus tôt, moi et les autres, sans doute aurions-nous pu sauver Paul.

– Pouviez-vous le faire sans mettre votre propre vie en danger ?

Loïc n'eut pas à réfléchir. Cette question, il se l'était déjà posée des centaines de fois.

– Non sans doute, mais ce n'est pas une excuse.

– C'était son destin, tenta de le consoler Marie.

Un silence gêné reprit ses aises entre eux. Marie finit par le rompre.

– Pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour venir me raconter tout ça ?

– Parce que Dieu, ou le destin... avait décidé de me punir à mon tour.

Marie haussa les sourcils, surprise.

– Notre ferme se trouvait au nord de la Bavière. Les premières troupes à libérer ce secteur furent celles de l'Armée Rouge. Ma joie à l'idée de retrouver les miens fut de courte durée. Le train dans lequel on me fit monter partait dans la direction opposée à celle espérée. Les Russes aussi manquaient de bras...

– Vous voulez dire qu'on vous a emmené de force en Russie ?

– C'est ça.
– Mon Dieu, quelle horreur !
– Je n'ai pas été le seul et je ne suis pas le plus à plaindre... je suis revenu, moi.
– Mais combien de temps vous ont-ils gardé ?
– Ils m'ont libéré voilà trois jours. Voilà pourquoi je ne suis pas venu plus tôt.
– Quelle tristesse !
– Nous n'y pouvons rien, soupira Loïc si profondément que le souffle de son soupir balaya le sol de terre battue de l'étable.
Les vaches étaient traites. Et Marie bien affligée par ce que Loïc lui avait appris.
– Venez prendre une soupe chaude à l'intérieur.
– Je ne dis pas non, je n'ai rien mangé depuis hier soir.

Lorsqu'il eut essuyé son assiette, Loïc brisa le silence.
– Et votre Justine, elle n'est pas là ?
– Non, la ferme ne suffit pas à nous nourrir, elle s'est placée à Épinal comme soubrette.
Loïc parut s'affaisser comme sous le poids d'une immense déception.
– Cela semble vous peiner, s'étonna Marie.
– C'est que j'étais venu pour elle aussi.
Marie songea qu'elle ne s'était pas trompée. Elle s'en était très vite doutée. C'était idiot mais c'était ainsi.
– Ah bon ?
– Avant de mourir, entre deux périodes de délire, Paul m'avait fait promettre de passer par ici, il avait quelque chose pour sa petite fille. C'est un peu ridicule puisqu'elle a dix-huit ans... c'est bien ça ?

Marie acquiesça de la tête.
– Mais une promesse est une promesse.
– Bien sûr.
Loïc se pencha sur son maigre bagage et en sortit une poupée de crin. Fripée et un peu sale.
– Il l'avait volée et cachée... pour Justine. Il ne voulait pas revenir les mains vides... confia-t-il à Marie en luttant pour garder le calme à ses mots.
– Mais pourquoi ne l'a-t-il pas dit ?
– Je crois que votre mari était plus têtu que moi, tout breton que je suis. Et puis, si cela peut vous consoler, même en avouant il aurait été puni tout pareil.
Loïc tendit le bras vers Marie.
– Tenez, vous la lui donnerez, en souvenir de son papa.
– Vous l'avez gardée tout ce temps avec vous ?
– Je dirais plutôt que c'est elle qui m'a gardé, qui m'a aidé à ne pas céder au désespoir. Dix ans, vous savez, c'est long !
– Merci monsieur, tellement merci, répondit Marie en serrant la poupée contre elle.
– Ne me remerciez pas. Sans Paul... et cette poupée qui sait où je serais aujourd'hui.

Une bûche claqua dans l'âtre. Elle brisa le nouveau silence qui avait investi la cuisine.
– Voilà madame, cette longue et vieille histoire que je voulais vous conter. Il me faut repartir à présent.
– Déjà, vous venez à peine d'arriver !
– Je n'ai pas revu les miens depuis longtemps et il me reste encore une longue route à faire.
– C'est mon Dieu vrai !
– D'autant qu'avant j'aimerais passer voir la tombe de Paul.
– Je ne saurais vous le conseiller, dit Marie.
– Pourquoi ?

– Vous devez bien prendre le bus de quatorze heures ?
– Oui.
– Alors vous n'aurez pas le temps d'aller au cimetière, il est éloigné du village. Et puis, mais ce n'est que mon avis, les morts méritent qu'on se souvienne d'eux autrement que sous la forme d'un méchant carré de terre.
Loïc paraissait déçu.
– Vous êtes sûre que je n'ai pas le temps de m'y arrêter ?
– Certaine monsieur.
– Je peux vous demander une faveur alors ?
– Naturellement.
– La prochaine fois que vous irez vous recueillir, transmettez-lui mon bon souvenir et déposez sur sa tombe un rameau de buis de ma part.
– Je n'y manquerai pas, vous pouvez compter sur moi.
Sans ajouter un mot, Loïc se leva et remit son manteau.
C'était étrange mais la fatigue semblait l'avoir déserté.
Leur accolade dura plus que de raison. Une ombre rôdait autour d'eux. Puis ce messager impromptu reprit sa route. Marie regarda longtemps s'éloigner la silhouette de ce Loïc Guillou qu'elle savait ne jamais revoir.
Sa visite lui redonnait espérance dans l'espèce humaine.

Le lendemain matin, Marie Muller trait ses vaches puis regagna sa ferme. Lorsqu'elle en ressortit, un sac encombra sa main. Avant de se mettre en marche, elle laissa filer son regard sur les crêts des montagnes. La vie par ici était rude. Mais au-delà de ces barrières naturelles, l'existence semblait plus rigoureuse encore. Peut-être ne verrait-elle jamais la mer. Il lui plaisait cependant de savoir que quelqu'un de sa connaissance allait bientôt y promener sa liberté retrouvée.

Sur le chemin du cimetière, elle sortit un sécateur de son sac et cueillit un beau rameau sur un des quatre buis qui entouraient le tout nouveau monument aux morts du village.

Le ciel était clair et le soleil, même froid, rendait l'hiver moins triste.

Parvenu devant la tombe de Paul, elle sortit le rameau de buis, le déposa sur la stèle de ciment et parla longtemps à son défunt mari. Elle lui raconta la visite de son ami Loïc, son douloureux destin, la longue route qui l'avait mené jusqu'à la ferme, la promesse à laquelle il était resté fidèle. Elle lui dit aussi combien elle avait été heureuse de rencontrer quelqu'un l'assurant de toutes les pensées qu'il lui avait réservées dans son bannissement contraint. Elle dit aussi qu'elle était fière d'avoir aimé un homme qui avait porté si haut l'amour de son enfant.

Enfin, avant de retourner à la ferme, elle ouvrit son sac, en tira une petite poupée de crin fripée et un peu sale. Puis elle se baissa et la posa sur la petite tombe à côté de celle de son mari. Sur la croix blanche qui la surplombait on pouvait lire : *Justine Muller 1936–1944*.